

La nouvelle était arrivée au matin. Elle faisait griller le pain au-dessus du feu de bois.

Iza leur avait envoyé, trois ans auparavant, un drôle de petit appareil ; entre les filaments portés au rouge, les tranches croustillaient en un clin d'œil. Elle l'avait tourné et retourné dans tous les sens avant de le remettre dans sa boîte et de le fourrer au fond du buffet de la cuisine pour ne plus jamais l'en ressortir. Elle se méfiait des mécaniques, des appareils et, au fond, même une chose aussi courante que l'électricité ne lui inspirait guère confiance. Si une panne ou un orage interrompaient le courant pour quelques heures, elle prenait sur le buffet son chandelier en cuivre à deux branches, toujours équipé de bougies par mesure de précaution, et le portait de la cuisine dans la chambre en traversant le couloir à petits pas, tenant au-dessus de sa tête ce rameau flamboyant comme un doux cerf vieilli porte ses bois.

Jamais elle ne se ferait au grille-pain électrique, car elle ne s'accroupirait plus devant le feu ; elle aimait écouter le halètement de la braise, mystérieux comme s'il venait d'un être vivant ; quand le feu était allumé, elle ne se sentait plus seule, même s'il n'y avait personne d'autre dans la maison.

Elle était penchée en avant sur son escabeau, devant la porte béante du poêle, quand Antal sonna ; elle alla lui ouvrir, la longue fourchette où grillait sa rôtie à la main.

Antal la regarda en silence, puis lui prit le bras, et la gaucherie de son geste trahit ce qu'il aurait voulu taire. Les yeux de la vieille femme se remplirent de larmes, mais qui ne coulèrent pas, comme si une puissance obscure les tenait suspendues au bord des paupières. Plus forte que tout autre réflexe, la politesse lui tira de la gorge un « Merci, mon fils ».

Ils gagnèrent la pièce du fond, celle où il y avait le feu ; elle se rassit sur l'escabeau, et Antal se réchauffa les mains contre le poêle. Ils ne disaient rien, mais ils se comprenaient parfaitement. Il faut que je tienne bon, se disait la vieille femme, je l'aime tant !

Remettez-vous, nous avons tout le temps, implorait intérieurement Antal. D'ailleurs, cela ne sert pas à grand-chose que vous y alliez. Depuis l'aube, celui qui repose là-bas n'est plus celui que vous connaissiez. Je vais pourtant vous conduire auprès de lui, vous avez droit à ce néant.

Au moment de partir, elle glissa à son bras son filet à provisions. Elle l'avait toujours pris pour aller à l'hôpital, c'est dans ce filet qu'elle apportait à Vince ce qu'il réclamait, ou ce qu'elle jugeait bon de lui porter : des mouchoirs, des biscuits, des citrons surtout. Cette fois-ci encore, les boules jaunes luisaient entre les mailles du cabas.

Pauvre bonne fée ! pensa le docteur. Avec ses trois citrons rabougris, elle croit pouvoir opérer un miracle. Elle s'imagine que la mort reculerait si elle fait semblant de ne pas la craindre. Elle croit qu'il suffit d'apporter à Vince ses trois citrons pour le trouver encore en vie.

Il avait gelé dans la nuit ; l'escalier était glissant, elle n'y avait pas répandu de cendres depuis la veille au soir. Antal lui prit le bras pour l'aider à franchir les marches. La porte de la remise à bois était ouverte ; sur le seuil, un bourrelet de neige sale s'était formé et derrière, comme d'un parapet, Kapitany faisait le guet. On l'entendait s'ébrouer dans la paille : une fois de plus il avait éparpillé sa litière. La vieille femme ne jeta pas un coup d'œil vers le hangar, son bras se raidit et sa respiration s'accéléra.

Elle a sûrement vu Kapitany, se dit le docteur, mais elle fait comme si de rien n'était. Il a le poil noir, et le noir, aujourd'hui, c'est à éviter. Kolman, le gérant du Kôzért, le magasin d'alimentation d'État, les observa derrière son carreau tandis qu'ils fermaient la porte et se dirigeaient vers la station de taxis.

À peine sept heures, constata-t-il. Eh bien ! le vieux monsieur doit être près de sa fin. C'est bien dommage. Un homme si tranquille, si patient ! Il cédait toujours son tour, même aux hommes et aux gosses. Toujours le dernier à tendre sa boîte à lait. Les petites l'adoraient. En été, il leur apportait des fleurs de son jardin, et quand le temps se mettait au froid, du potiron rôti et du thé. Pauvre vieux, lui aussi le voilà qui s'en va ! Elle va le pleurer, sa fille ! Qu'est-ce qu'elle lui envoyait comme argent ! Tous les mois un mandat de Budapest, à ce que m'a dit le postier. Où avait-il la tête, cet Antal, quand il a divorcé d'une femme pareille ? Pourtant ce n'est pas un mauvais homme, tous ses malades disent du bien de lui.

Devant la pâtisserie, la vieille femme pensait elle aussi à Iza quand ils montèrent dans le taxi. « Papa a un cancer », avait dit Iza d'un ton étrangement neutre. Sur un coup de téléphone de sa mère, elle était revenue de Budapest pour voir le malade. Elle se brossait les mains dans la salle de bains avec la lenteur méticuleuse dont elle avait pris l'habitude durant l'internat.

La vieille femme s'était affaissée sur le rebord de la baignoire. Le monde s'assombrissait brusquement autour d'elle ; pour ne pas tomber, elle se raccrocha au robinet du chauffe-eau. L'instant d'après, elle bondissait sur ses pieds, sortait en courant dans le couloir : Vince l'appelait.

« Qu'est-ce que vous complotez ? », avait demandé Vince, un peu énervé.

Mais elle le fixa sans pouvoir rien dire, saisie de panique et d'horreur, comme on regarde un corps déjà en décomposition. Que répondre ? Rien ne lui venait à l'esprit. C'est Iza qui la tira d'embarras : elle sortait de la salle de bains en agitant ses mains blanches et fines sous le nez du vieillard.

« Tout le monde n'est pas une vieille rosse comme vous », dit-elle, et le maigre visage de Vince s'éclaira.

« Vieille rosse », c'était une expression de la petite Iza, de l'Iza d'autrefois, pleurnicheuse et le nez brillant. « Il y a des gens qui se lavent les mains plusieurs fois par jour, moi par exemple,

reprit-elle, et maintenant retournez dans votre chambre, vous allez attraper froid. Si je m'anquais de suc gastrique autant que vous, je boufferais de la pepsine au lieu de venir faire des histoires. »

La vieille femme savait que Vince avait de s soupçons. Depuis qu'étaient apparues ces douleurs sauvages, étranges, et qu'il avait commencé à maigrir, il était devenu méfiant ; sans cesse en alerte, il cherchait à surprendre les moindres bribes de conversation pour savoir enfin la raison de cet affaiblissement continu, l'explication de ces souffrances lancinantes et bizarres qui l'assaillaient de plus en plus souvent.

Moi, je ne pourrais jamais le rabrouer comme ça, pensa la vieille femme, et même au fond de son désespoir elle était fière à l'idée qu'Iza, elle, en était capable.

« Viens avec moi, maman, on va prendre un verre au café. Vous venez aussi ? »

Mais Vince, sa bonne humeur revenue, contemplait avec fierté ses jambes maigrichonnes : s'imaginait-on qu'il fréquentait les bars, lui ? Il secoua la tête. Iza haussa les épaules et reprit :

« Tant pis pour vous, de toute façon vous ne feriez que lorgner les femmes. »

Elle attrapa son manteau et, comme elle faisait toujours depuis l'enfance au moment de sortir, elle cogna de son front le beau front bombé de son père.

« Mais n'allez pas tromper maman pendant notre absence ! »

Vince cligna malicieusement les paupières, et ses yeux qui depuis des semaines n'étaient plus ceux que connaissait si bien la vieille femme — changés au point qu'elle se demandait avec étonnement ce qui leur était arrivé, pourquoi ils avaient rapetissé et s'étaient en même temps allongés et ternis —, ses yeux retrouvèrent subitement leur éclat.

Vince adorait Iza, ils se taquinaient toujours et leur dialogue n'avait rien de commun avec les conversations ordinaires entre un père et sa fille. Il était amical, fraternel, complice — Dieu sait quoi encore !

Au bar, ni l'une ni l'autre ne touchèrent à leur café ; elles le considéraient en faisant tourner entre leurs mains le petit verre embué. Le visage d'Iza était blême.

« Il lui reste environ trois mois à vivre, dit-elle. Antal se chargera de lui apporter des cachets. Je te laisse de l'argent, achète-lui tout ce qu'il voudra, n'importe quelle bêtise. Surtout, pas d'économies, maman ! »

Une musique jouait en sourdine et tout à coup la vieille femme se fit l'effet d'un bourreau en train de perpétrer avec sa fille quelque chose d'horrible, à l'ombre des rideaux rouges.

Que Vince n'existe plus dans trois mois, et qu'elle puisse savoir dès maintenant qu'il n'existerait plus, c'était comme s'il avait été condamné à mort et qu'on lui eût annoncé aujourd'hui la date de son exécution. Elle n'osa pas demander si le diagnostic de Dekker était sûr. Elle savait, aussi bien par Iza que par Antal, que Dekker ne s'était jamais trompé. La musique s'amplifia, un couple d'amoureux se regarda tendrement et la serveuse demanda si elle voulait de la crème avec son café. Iza répondit « oui » pour elle.